DE L'AUTRE CÔTÉ DE L'EAU

IRÈNE RIVIÈRE (1ER PRIX ADULTES)

– Dis-toi que c'est comme un jeu. Celui qui court le plus vite a gagné. Celui qui grimpe le plus haut, qui saute le plus loin, qui ne se fait pas cogner, qui ne se fait pas repérer a gagné. C'est tout. Comme un jeu. Il faut des gagnants, il faut des perdants. Arrange-toi pour faire partie des gagnants.

Idriss écoute sans bouger. Il sent bien qu'il en faut peu pour que le vieux se renferme à nouveau dans son mutisme. Une réaction trop visible, un silence coupé un peu trop tôt. Au bout de quelques secondes, il ose pourtant une question.

– Je ne suis pas seul. Il y a mon frère aussi, et mon père.

Sans même réfléchir, Alam répond :

– C'est pas un jeu d'équipe. Chacun pour sa pomme !

Idriss suspend son souffle face à cette réponse implacable. Le vieux reprend, comme pour excuser sa brutalité :

– Ou bien, si tu le fais en équipe, dis-toi qu'il suffit qu'un des joueurs gagne pour que toute l'équipe gagne. Ton père, s'il te voit franchir le grillage, il aura l'impression d'avoir gagné, même s'il reste de ce côté.

Idriss accuse le coup. Il s'en veut soudainement de s'être levé pour rejoindre le vieux. Il n'aurait pas dû. Il n'apprend rien d'utile. L'action est prévue pour demain, juste au lever du jour, quand l'éclairage est incertain. Cela semble être le meilleur moment pour le groupe avec lequel il marche depuis maintenant douze jours. Dans quelques heures, ils franchiront le grillage. Alors, pour en terminer avec cette discussion stupide, et pouvoir aller se coucher, Idriss conclut :

– Quand j'étais petit déjà, je n'aimais pas les jeux. Je perdais toujours.

– Prends-le comme une revanche !

Décidemment, Alam a réponse à tout. Devine-t-il que la course de vitesse n'est plus tellement de son âge ? Idriss décide de rester, car il se pourrait bien que ce soit la dernière veillée ensemble. Et puis, ce n'est pas la première fois qu'il fait office de confident. Il a ça en lui. Son grand-père le lui disait. « *Tu sais ouvrir les portes, Idriss ! Dès que quelqu'un s'approche de toi, il te confie ce qu'il a sur le cœur. Ce qu'il n'a pas dit ni à son père, ni à sa femme, ni même à son frère, à toi il le dit. Tu ouvres la porte des souvenirs, ou des regrets.* »

Ce grand-père, le jour du départ, il eut l'impression qu'il était plus difficile de lui dire au revoir qu'à sa propre mère.

Pour rendre l'adieu léger, le vieux avait souri.

– Même si je ne fais pas partie du voyage, t'inquiète pas ! Je trouverai toujours le moyen de t'accompagner.

Deux mois après, il s'éteignait. On ne peut pas trouver plus efficace comme moyen. Idriss n'avait plus alors le souvenir du vieil homme, épuisé sur son lit, la respiration sifflante, les yeux mis-clos. Si faible, si maigre que l'on fermait les portes de peur que le vent ne le balaie d'un coup. A présent qu'il est mort, il l'imagine dans l'autre monde et peut dialoguer avec lui.

Sur la route, nombreux sont venus se confier sans raison apparente. Il se souvient particulièrement d'Ibrahim rencontré à Casablanca. Après deux ans enfermé en Libye, il avait réussi le voyage jusqu'en France. Puis refoulé en Italie et renvoyé au pays. Déterminé, il avait repris la route. Et le même incessant manège de blocages aux frontières, de camps dont le séjour s'éternise, et de traversées aux risques d'embuscades dont on ne revient pas. « *J'ai réussi une fois*, disait-il en riant. *La deuxième sera la bonne. Je connais quelqu'un en France, tiens regarde, j'ai même son numéro.* » Il avait alors sorti de sa poche un petit livret intitulé *Estuaire* dont la couverture représentait une jeune fille aux moufles roses soufflant sur des flocons de neige. Ce qui importait à Ibrahim était le numéro de téléphone inscrit à la main sur le bandeau du haut. Une personne rencontrée lors d'une errance d'un soir, le sourire lumineux, sortant ce magazine de son sac pour lui noter son téléphone. Une discussion spontanée et chaleureuse. « *Tu m'appelles, on se prend un café, on trouvera une solution.* »

Malheureusement, le lendemain de cette rencontre miracle, les policiers l'avaient délogé de son camp d'infortune. Commissariat, centre de rétention, retour à la case départ. Ibrahim avait toujours gardé dans sa poche intérieure le petit magazine. La seule preuve de son voyage. S'il devait de nouveau nager avec des corps inertes, ce numéro gribouillé sur la couverture serait sa seule bouée de sauvetage. Peut-être même un port d'attache !

Pourtant, un soir, c'est un tout autre propos, loin de son optimisme habituel, qu'il tint à Idriss.

– J'ai eu le temps d'en côtoyer quelques-uns là-bas qui, comme moi, avaient réussi la traversée. On se dit que l'enfer est derrière nous. Parfois c'est faux. Certains sont venus de si loin, ont fait un voyage si long, qu'à peine la côte atteinte, ils s'échouent et ne peuvent plus se relever. D'autres ont frôlé la mort de si près qu'enfin arrivés, voire même protégés, ils ne savent plus revivre. Ils deviennent des ombres, ou juste des souffles. Ils effleurent la terre, se glissent entre les silences. On dirait qu'ils se cachent encore. J'en connais qui gardent toujours les yeux baissés, comme pour ne pas déclencher un coup ou une insulte. On ne voit pas la peur incrustée dans leurs regards. Ou la honte parfois. Parce qu'ils ont survécu dans le camion et d'autres pas. Parce que leur embarcation n'était pas si petite. Parce que le

contact était au rendez-vous. Parce que le bourreau dans la prison en a pris un autre dans le collimateur, parce que ce jour-là était un jour de chance et que d'autres ont vécu un autre jour. Même arrivés, ils continuent d'errer, Idriss, et ils continueront d'errer à tout jamais.

Tout en confiant ces mots, Idriss tenait serré le petit livret.

– Je te dis ça à toi, Idriss, mais ne le dis pas aux autres. Ça ne sert à rien. Il faut qu'ils y croient encore.

C'est alors qu'Idriss se souvint des paroles du grand-père : « *Peu importe le temps que ça te prendra, mais un jour viendra où tu partageras les paroles reçues. Un jour viendra.* »

Le lendemain de cette confidence, Ibrahim avait disparu. Où, comment, il ne le saura jamais.

Perdu dans ce souvenir, Idriss réalise que son frère s'est approché. Il le voit s'asseoir puis sortir lentement un papier de sa poche et le lui tendre.

– Lis, s'il te plaît.

Idriss prend timidement la feuille entre ses doigts. Une lettre, recto verso, à l'écriture serrée et régulière.

– C'est quoi ?

– Elikya. Elle l'a mise dans ma poche, mais je ne m'en suis aperçu qu'en arrivant à M'Bera.

Idriss reste immobile, avec ce papier qui lui brûle déjà les doigts.

– Je ne peux pas, Ismaël. C'est ta femme. Ce qu'elle dit est sûrement intime.

– Tu es mon frère. Quand je commence à lire, je pleure. Lis, toi.

Idriss hésite, puis désigne le vieux, l'air de dire "devant lui, tu crois ?". Ismaël acquiesce.

Idriss commence à lire.

Unique cérémonie d'adieu, le thé que je te servirai avant que tu ne partes. On ne dira rien. Il n'y a rien à dire. Ou tant. Ce qui revient au même.

Quand tu reposeras ta tasse, au petit jour, je resterai droite et silencieuse. Je me retiendrai de te retenir. Je ne ferai pas un geste, je ne te lancerai pas un regard, rien qui pourrait te faire douter.

Car je sais qu'il te faut partir. Ici nos chemins n'ont plus d'âmes. Nos vies n'ont plus d'honneur. Notre terre en disgrâce s'épuise jour après jour car nous n'y cultivons que la mort et la destruction.

Mais cette cité promise pour qui tu oses tout quitter est comme une rivale à qui j'aimerais arracher le cœur avec mes dents.

Tu vas traverser notre pays humilié et pendant ce temps, moi, je resterai là, comme une condamnée aux travaux forcés, contrainte à déterrer à longueur de journée la misère, la peur et les corps ensevelis.

Je voulais te dire : les perles de rosée que tu sentiras sous tes pieds seront les larmes que j'ai versées la nuit durant. Le silence que tu entendras sera ma douleur lancinante qui ne peut s'exprimer. L'injustice que

tu connaîtras nourrira ma colère qui ne trouve plus ses mots. Garde ton cœur à vif, mon bel homme. Il est soudé au mien. Je souffre tant de te voir partir. Il me faut ton sang pour panser mes blessures.

Mais mon amour, protège-toi. Parfois tu marcheras la nuit et pour certains de tes compagnons, ce sera la dernière. Ne va jamais avec ceux qui sont prêts à mourir pour atteindre l'autre rive. Jure-le-moi ! Prends un autre chemin. Ou attend.

Un jour, j'espère, tu rejoindras cette forteresse tant espérée. Vont-ils t'ouvrir la porte ? Comprendre l'horreur sans exiger de preuves ? De quoi t'accuseront-ils ?

J'ai si peur mais je suis si fière. De ton courage, de ta bravoure, de ta dignité.

Alors mon amour, à chaque fois que tu veux renoncer, retourne-toi : dans la nuit, je suis là. Je me tiens droite, les yeux rivés vers l'horizon. Je ne bouge pas. J'attends ton message et je te rejoindrai. Cet interminable voyage sera la porte qui s'ouvrira enfin sur notre avenir, et sur celui de l'enfant que je porte.

Le silence est pesant. Idriss n'ose même pas replier la feuille tant il se sent impuissant face aux larmes de son frère.

– Tu savais qu'elle était enceinte ?

– Non

– Elle aurait pu te le dire !

Ismaël hausse les épaules et le vieux rétorque :

– Il ne serait pas parti. Elle ne pouvait pas lui faire ça.

Ils restent quelques minutes silencieux, puis Ismaël s'en retourne.

– Va te reposer petit. Demain il te faudra de l'énergie.

Idriss se lève, obéissant, hésite, puis fait face au vieil homme. Le souffle lui manque. L'émotion le submerge. Il ne tente plus de retenir ses larmes. Encore moins sa colère.

– Quand j'arriverai là-bas, je raconterai tout. Tout ce que les uns et les autres m'ont dit. Je serai une voix pour tous ces oubliés. Je dirai ce qu'ils n'ont pas eu le temps de dire.

Murmure rageur, mâchoire crispée, il comprend à présent. Voilà son rôle. Grand-père savait. Redonner un peu de vie aux ombres. Témoigner pour que le monde sache.

– Je raconterai tout.

Lentement, Alam relève la tête et semble le dévisager pour la première fois.

– Oui, petit, tu raconteras tout.

Puis rajoute, d'une voix éteinte, après qu'Idriss s'est éloigné :

– Mais ils ne te croiront pas.